

de Dieu. Souvent, on a établi un lien de cause à effet entre les relations difficiles de Jean avec l'impératrice Eudoxie et sa chute finale. La reconstruction des événements fournie par Liebeschuetz ne va pas nécessairement dans ce sens. Certes, le fameux sermon sur la danse d'Hérodiade (novembre 404 probablement) déplut en très haut lieu. Jean n'eut certes jamais le caractère accommodant, et on ne voit pas qu'il tâchât d'entrer en contact avec Arcadius. En revanche, ce dernier soutint longtemps son évêque, et il ne lui retira son appui que lorsque, conformément au droit canon, Jean refusa d'instruire le procès de Théophile, le patriarche d'Alexandrie. À la fin de 404, Arcadius fit savoir que ni l'impératrice ni lui ne prendraient part à Sainte-Sophie aux fêtes de la Noël : ils ne pourraient pas communier avec lui avant qu'un synode d'évêques ne l'eût formellement autorisé, après l'affaire du Chêne, à reprendre ses fonctions et responsabilités d'évêque. Confiné chez lui, Jean ne pouvait empêcher ses partisans et adversaires de se disputer, dût le sang couler, la maîtrise des rues. Eudoxie elle-même se chargea-t-elle d'essayer de le convaincre de partir de son plein gré ? L'appel à l'aide de l'ouest resta de toute façon sans effet. Outre qu'il n'avait ni la formation ni l'habileté diplomatique d'Ambroise, dont il avait peut-être lu des écrits et certainement médité l'exemple, l'évêque de Constantinople se heurtait à un pouvoir politique bien mieux assis qu'en Occident. La démonstration sur Jean Chrysostome se fonde en particulier sur une étude minutieuse de la chronologie des œuvres composées à Antioche ou dans les environs. La bibliographie est extrêmement riche et très à jour. On y notera seulement des erreurs de graphie dans les noms français, si fréquentes, inexplicablement, sous la plume des anglophones en particulier (p. ex. « Pashoud » pour « Paschoud »). L'index porte aussi sur les notions principales abordées dans l'ouvrage. On l'a vu, il y avait matière à dresser un bilan comparatif de l'action littéraire, théologique et politique des deux personnages. Liebeschuetz l'a établi à travers un beau livre passionnant et fort joliment présenté.

Jacques SCHAMP

Henriette HARICH-SCHWARZBAUER, *Hypatia. Die spätantiken Quellen*. Eingeleitet, kommentiert und interpretiert. Berne, P. Lang, 2011. 1 vol. 15 x 23 cm, XII-385 p. (SAPHENEIA, 16). Prix : 60 €. ISBN 978-3-0343-0699-7.

Qui ne connaît Hypatie, figure emblématique de la fin de l'Antiquité ? Elle a fait lever une vaste littérature où, depuis le XVIII^e siècle, l'érudition la plus solide dispute la palme à l'imagination pure. On verra une preuve de ce succès dans le fait que le beau petit livre de Marie Dzielska, dont l'original en polonais date de 1993, a reçu les honneurs d'une traduction française (*Hypatie d'Alexandrie*, Paris, 2010, Antoinette Fouque, coll. Des femmes). Philosophe néoplatonicienne, astronome d'Alexandrie, elle fut assassinée par des moines d'Alexandrie en 415 ou 416. Professeur de philologie latine à l'Université de Bâle, H. Harich-Schwarzbauer a eu l'excellente idée de publier sa thèse d'habilitation (Graz, 1997) qui forme la base du présent volume. Pouvait-on écrire une sorte de biographie de la savante alexandrine ? En fait, les sources grecques et latines aujourd'hui disponibles, dont H. Harich fournit aussi une traduction, se ramènent à un ensemble de huit textes de longueurs et d'importances variables, des *Lettres* de Synésios de Cyrène, des extraits des histoires ecclésiastiques

(Socrate, Cassiodore, Philostorge et Malalas), de la *Vie d'Isidore* de Damascios, un article d'Hésychios et une épigramme de Palladas. Telles sont donc aussi les têtes de chapitre de l'ouvrage. Il fallait quelque audace pour entreprendre sur ces différentes sources une étude philologique et un commentaire approfondis. On déplorera en effet, que H. Harich ait fait volontairement l'impasse (voir p. 267) sur un passage relativement célèbre de la *Chronique* de Jean de Nikiou (84, 87). L'œuvre, écrite à l'origine en grec, mais traduite en éthiopien en 1602 d'après une précédente version perdue en arabe, est, il est vrai, d'accès difficile : certes, la traduction (Paris, 1883) de H. Zotenberg n'est pas au-dessus de toute critique, mais l'adaptation anglaise de R.H. Charles (Londres, 1916), munie de notes notamment correctives (voir, par exemple, p. v-xi), permet au moins d'atteindre le contenu de façon assez satisfaisante. Celui avec qui Hypatie fut en relation de la façon la plus constante est Synésios, qui dans ses *Lettres* parle d'elle ou lui écrit directement comme à sa maîtresse en matière de philosophie. Même si l'essentiel de sa production littéraire est conservée, la personnalité même de l'élève est à peu près aussi énigmatique que celle de sa correspondante. Force était par conséquent de dresser un état des questions restées pendantes pour ces échanges. Naturellement, la traduction obligeait à des essais d'identification, qui ne vont pas toujours sans risques. Par exemple, pour la lettre 46, en fait un simple billet, H. Harich propose d'identifier « l'admirable Alexandre » qui s'y trouve cité avec Alexandre d'Aphrodise (p. 83-85). Pourtant, la lettre 150 mentionne un Alexandre, oncle de Synésios, donné comme philosophe et grand voyageur, dont le fils remet du courrier à l'occasion. La savante bâloise n'a pas éprouvé le besoin de discuter la note de D. Roques (A.-D.-R. Garzya, *Synésios de Cyrène. II Correspondance*, Paris, 2000, p. 153, n. 4). Le propos du livre obligeait à offrir pour chacun des auteurs une présentation générale. Cette partie du travail est extrêmement soignée et détaillée. Le document le moins difficile n'est sûrement pas la fameuse *Vie d'Isidore* de Damascios. On montera en épingle l'explication (p. 268-269) pour un passage corrompu tiré de la *Souda* (Υ 166, s.v. Ὑπατία = fr. 102 Zintzen, p. 77), où pour ramener à la raison un de ses disciples amoureux d'elle, la philosophe aurait brandi en le tirant des plis de son vêtement un linge destiné à éponger le flux menstruel : αὐτὴν δὲ προενεγκάμενην τι τῶν γυναικείων ῥακῶν ἑαυτοῦ βαλομένην†. En se référant à Homère (ζ 178), on devrait lire ῥακῶν ἀμφιβαλομένην : toute allusion inconvenante disparaît ; Hypatie montre simplement à son jeune interlocuteur un objet banal, peut-être une effigie féminine. On s'étonnera pourtant que le texte et la traduction retenus par la commentatrice (p. 247) n'ait pas bénéficié de l'émendation. D'autre part, dans le même ordre d'idée, le fr. 103 Zintzen (= *Ep. Photiana*, 52, dans *Bibl., cod.* 242, 338 b 25-26, que je donne dans la traduction de R. Henry : « Les Alexandrins appelaient "préservatifs" les linges destinés à essuyer les souillures des femmes ») aurait mérité au moins une discussion, voir aussi Polymnia Athanassiadi, *Damascius. The Philosophical History*, Athènes, 1999, p. 128-129. Pour la présentation d'Hésychios de Milet, on complétera par les pages de J. Schamp, *Photios historien des lettres ...*, Paris, 1987, p. 53-67. Curieusement, l'étude de H. Harich montre que les lettres de Synésios n'ont jamais servi d'hypotexte ; devant la postérité, Hypatie a souffert de la rivalité entre Athènes et l'Égypte, en sorte que les sources trahissent quelques accents critiques ; quoiqu'elle ne soit évoquée nulle part comme une représentante de la sagesse égyptienne, Damascios donne à entendre qu'elle avait été contaminée par la

théurgie. La présentation matérielle du livre est pratiquement irréprochable, même si le corps des caractères est un peu grand à mon goût. Les textes sont donnés en un bloc, que suit la traduction, comme pour Synésios, par exemple, puis le commentaire. L'inconvénient, c'est de rendre la lecture et la vérification malaisées. La bibliographie est imposante. L'auteur a bien fait d'ajouter de commodos index pour les personnes et pour les « Sachbegriffe ». Au total, elle a réussi un très bon ouvrage que liront avec profit tous les spécialistes de l'Antiquité tardive.

Jacques SCHAMP

Lucio COCO, *Fozio. Sentenze morali*. Introduzione, traduzione e note a cura di L.C. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 12 x 17 cm, 113 p. Prix : 12 €. ISBN 978-88-222-6106-9.

C'était assurément une bonne idée que d'offrir à nouveau au public le texte grec des Γνώμαι de Photios et d'y joindre une version en langue vernaculaire. L'introduction rappelle en quelques traits sommaires la trajectoire biographique du savant byzantin, avant d'en arriver à l'œuvre publiée d'abord par le Cardinal J. Hergenröther en 1869, puis par l'helléniste de Cracovie Léon Sternbach en 1893. Cette dernière s'inscrit dans le courant millénaire de la littérature sapientielle grecque qui remonte en dernière analyse à Hésiode, mais du côté chrétien s'est développée à partir d'Évagre le Pontique, dont pour survivre les recueils eurent souvent à se cacher sous le masque de Nil d'Ancyre. M. Coco rappelle utilement les diverses formes sous lesquelles se transmirent les travaux du genre. Parmi les *Sentences* de Photios, il en a repéré 30 d'origine païenne, 24 respectivement d'origine patristique et biblique. Rien là d'étonnant : Photios fut toujours un fervent de lectures spirituelles de toute provenance. Fréquemment, la tradition de la littérature de ce type a été quelque peu aventureuse ; le petit recueil de Photios ne fait pas exception à la règle. Hergenröther avait fondé son édition sur un apographe vénitien du manuscrit V (*Vaticanus graecus* 742, un papier du XIV^e s.) et du *Monacensis* 429 du XIV^e s. ; plus avantage, Sternbach avait pu travailler directement sur V qu'il avait collationné avec M (*Parisinus graecus* 690, un parchemin du XII^e s.). Les divers manuscrits ne sont pas d'un contenu rigoureusement identique : M renferme 39 sentences manquantes dans V, qui lui-même en contient 54 absentes de M. Logiquement, l'édition de Sternbach est plus riche que celle de Hergenröther (252 sentences contre 218). La bibliographie de M. Coco est sommaire, notamment pour ce qui a trait à Photios, où la production scientifique en langue française est tout à fait oubliée. En outre, il semble ne pas connaître les éditions récentes des *Lettres* de Photios, souvent rappelées dans les notes, comme il était naturel, et il continue à renvoyer à la *Patrologie grecque*, plus exactement à la fameuse lettre de Photios à Michel de Bulgarie (voir aujourd'hui B. LAOURDAS et L.G. WESTERINK, *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphiloquia* vol. 1 *Epistularum pars prima*, Leipzig, Teubner, 1983, p. 1-39 ; il s'agit de la lettre 1). Ainsi, pour la sentence 72 Ἐνός ἀνδρός σοφοῦ συμβουλὴ πολλῶν χρημάτων δυνατωτέρα, καὶ γνῶμη μία κατὰ καιρὸν εἰσαγομένη πολλῶν ἀνδρείων χειρῶν πολλάκις ὥφθη ἐπικρατεστέρα rappelle *Lettres* 1, p. 27, 826-827 Laourdas-Westerink ἀπερ χειρες πολλῶν καὶ πολλάκις οὐκ εἰργάσαντο, ταῦτα βουλή μία καὶ ἐφάπαξ κατεπράξατο· δι' ὃ εὐβουλίαν προτίμα πολυχειρίας. L'ouvrage de M. Coco